

<http://www.menouetsesvoisinsdargonne.fr/spip.php?article433>

SAINTE-MENEHOULD DANS LA SECONDE GUERRE MONDIALE

- Revue N°11 -

Date de mise en ligne : mercredi 21 février 2001

Copyright © Sainte Ménehould et ses Voisins d'Argonne - Tous droits

réservés

-----Dans ce numéro, nous publions deux témoignages qui concernent la libération de la ville. Le premier émane de Armand KERSCHEN, citoyen Luxembourgeois résidant à Bettembourg. Une citation de la République Française, en date du 13 octobre 1947 stipule :

-----« *Enrôlé de force dans l'Armée allemande, s'est évadé et a rejoint l'Armée volontaire en août 1943. Quoique activement recherché par la Gestapo a, au péril de sa vie, sauvé son chef d'une arrestation imminente en février 1944. A vaillamment combattu dans le maquis de Sainte-Ménéhould. Bien que de nationalité luxembourgeoise a bien mérité de la reconnaissance de la France* ».

-----Il participa, aux côtés des Américains, à la campagne de France. Après la guerre, il fut fonctionnaire à la haute autorité du charbon et de l'acier à Luxembourg puis travailla dans des sociétés privées comme chef des ventes. Il est âgé aujourd'hui de soixante-quinze ans.

-----Le 7 août 1996, il adressa une demande au Directeur de l'hôpital de Sainte-Ménéhould, qui donne un éclairage intéressant sur la libération de la ville.

-----« *Je me permets d'obéir à un désir de mon subconscient qui me dicte de vous écrire, après de longues années, pour une question que je n'oublie pas (peut-être une faute commise), une décision que j'ai prise le matin de la journée de la libération de Sainte-Ménéhould, dans la nuit du 30 août 1944.*

-----Assistant du Chef Départemental du réseau « Armée Volontaire » de la Marne, Christian HECHT, neveu du Général SCHLUMBERGER, je m'appelais Armand de BAC, avec mon nom donné par votre réseau. Menacé par une arrestation imminente à Châlons-sur-Marne, j'ai rejoint le maquis en formation active de Sainte-Ménéhould, dont le commandant était un Monsieur PIC, chef de division à la S.N.C.F. de son métier.

-----Dans la nuit du 30 août (peut-être du 29) on avait reçu l'ordre d'attaquer Sainte-Ménéhould où les Américains venaient de passer sans occuper la ville. Reçu par un feu nourri de la part des Allemands en dehors de la ville, j'avais traité Monsieur PIC de lâche. Alors, il m'a menacé de Conseil de Guerre (lui qui voulait abandonner l'attaque) et il m'a forcé de faire l'éclaireur, ma section à 200 m derrière moi et à 400 m le gros des maquisards.

-----J'étais ainsi le premier entré à Sainte-Ménéhould.

-----Les maquisards se sont dispersés dans la ville aux positions stratégiques. Parlant allemand, des habitants sont venus me trouver pour me dire que des allemands s'étaient réfugiés dans des caves, avec des civils français et qu'ils les menaçaient de mort s'ils donnaient l'alarme.

-----Je suis ainsi descendu dans au moins vingt caves, sans arme, demandant aux Allemands d'abandonner leurs armes dans la cave et de sortir les mains levées. Je leur ai promis un bon traitement et l'état de prisonnier de guerre. Je comptais au moins cinquante soldats allemands qui s'étaient rendus. Toute cette histoire pour vous dire l'état d'esprit de cette nuit.

-----Puis j'ai rassemblé une section, vers 7h00-8h00 du matin, pour aller faire un tour du côté de l'hôpital où quelques résistants se trouvaient à la morgue, pris le jour avant par les Allemands et une section leur a rendu les honneurs.

-----Après cela, j'ai ratissé de près le jardin de l'hôpital, au bord de l'Aisne, pour vérifier s'il n'y avait plus de soldats Allemands. Au bord de l'Aisne, nous avons trouvé trois civières sur lesquelles étaient immobilisés trois soldats allemands fortement amochés, blessés à la tête et aux jambes, soignés déjà par leurs infirmiers, mais abandonnés tout simplement. Mes coéquipiers (ma section) voulaient les jeter dans l'Aisne pour venger les fusillés résistants. Je leur ai dit de ne pas singer les boches et que je tuerais d'une balle celui qui lèverait une main pour faire du mal à l'un de ces blessés graves. Très alarmés ils m'ont écouté, et à six, ils se sont chargés des civières pour aller les remettre à l'infirmerie de l'hôpital.

-----Par ailleurs, un major allemand était décoré de la Croix de Chevalier de la Croix de Guerre. Il a été abattu par les gendarmes avec des fusils de chasse. Son corps a été recouvert d'une tôle arrondie !

-----Beaucoup de mots pour en venir au fait. N'y a-t-il pas moyen de vérifier, cinquante-deux ans après, si ces grands blessés ont été déposés à l'infirmerie, comme je l'avais ordonné, ou alors ? Cette question me hante maintenant. C'est plus fort que moi. C'est la raison pour laquelle je vous demande assistance. Les noms de ces Allemands avaient-ils été relevés ?

-----A l'époque, j'avais dix-neuf ans, luxembourgeois de nationalité, j'ai été condamné par un tribunal nazi à un an de prison, en 1941 ; évadé, j'ai rejoint l'armée volontaire à Châlons-sur-Marne où j'exerçais la fonction de chef de chantier du camp de jeunesse. Cette fonction, avec les papiers officiels du Ministère de la Jeunesse, nous permettait de placer cinq ou six résistants comme chefs d'équipe et préparer toute une série de sabotages à la S.N.C.F. de

Châlons et Reims.

-----*J'ai attendu si longtemps car ma conscience s'était endormie par la suite : bataille de Strasbourg, offensive dans les Ardennes, puis mes études, puis et puis et puis. Maintenant cette question me brûle et j'obéis à mon subconscient.*

-----*Monsieur le Directeur, si vous pouvez trouver une réponse, s'il vous plait, répondez-moi. Je vous exprime mes remerciements, etc »*

-----Monsieur BERDOLD, Directeur de l'hôpital, dans sa réponse du 23 août 1996 lui précise :

-----*« Il n'y a pas eu d'entrée d'Allemands les journées du 29 et 30 août 1944. Par contre, trois Allemands portés entrants le 1er septembre 1944, à peu près du même âge, sont sortis, à la même date, le 21 septembre 1944. Le registre de l'hôpital ne mentionne aucun décès ces jours ».*

-----Cette réponse comblera d'aise Monsieur KERSCHEN, convaincu qu'il est que ces trois Allemands sont ceux qu'il avait confié à ses hommes.

°

°â€°

-----Le second témoignage que nous publions concerne la même période, vue par un jeune de vingt ans, lycéen au collège Chanzy, qui vient de passer son bac à l'école communale de Chaudefontaine, centre d'examen « décentralisé », pour fuir les bombardements alliés. Ses parents avaient repris la pâtisserie rue Chanzy (actuellement tenue par Monsieur CELLIER) et faisaient des gâteaux « sans farine et sans sucre », du fait des privations. Son frère, évadé du S.T.O. en Autriche, qui travaillait avec ses parents, était en même temps encaisseur à Force Lumière d'Argonne (la distribution d'électricité ne sera nationalisée qu'après la guerre, avec la création de l'E.D.F.) et agent de liaison pour Monsieur CANONNE, son chef, tant dans la Résistance qu'au travail. Laissons la parole à Robert OBELIANNE.

-----*« Ce jour d'août, membre de la défense passive, j'étais de service au poste de guet du quartier du château, un petit abri situé sous la statue de Sainte-Ménéhould. Friedrich, un jeune habitant à proximité, m'accompagnait. Durant la nuit, nous entendions le roulement sourd des bombardements alliés qui pilonnaient un régiment de chars allemands au camp de Mailly.*

-----*Au petit matin, à cinq heures, pour ne pas être embêté, rue Chanzy, par le passage des troupes allemandes, qui, dans leur grande déroute, faisaient un boucan du diable, j'allai me reposer dans une maison que mes parents possédaient au 31, Rue Camille Margaine, depuis 1936, date de la retraite de mon père. Mais les hommes jeunes étant prisonniers, les anciens, dont mon père, avaient dû reprendre du service.*



La libération à Menou

-----Après avoir dormi deux heures, donc vers sept heures, je fus réveillé par un bruit assourdissant. Je me retrouvai assis dans le lit, un cadre qui s'était décroché autour de la tête. Le guéridon sur lequel j'avais vidé mes poches était culbuté au milieu de la pièce ; le volet roulant était descendu tout seul et ses lamelles étaient en charpie. Je me précipitai à la fenêtre pour repérer l'endroit où était tombé l'engin explosif. Pas loin, pensais-je. L'appentis d'à côté n'avait pas de toit. Je cherchai l'impact sans le trouver. En fait, les projectiles étaient les moellons du pont de la route de Vitry, que les boches venaient de faire sauter. Les Allemands avaient mis la charge de dynamite sur le pont et non dans la chambre à mines, si bien que le pont n'avait fait que s'affaisser en V au milieu de la rivière et l'on passait comme on voulait à pied, mais pas question de passer en auto et j'ai repris mon service au poste de guet à midi. J'étais très bien situé pour regarder les Allemands « défiler ». Ils partaient dans le plus grand désordre, avec ce qu'ils trouvaient : voitures, vélos, chevaux. Ils ont tenté d'évacuer le matériel électrique entreposé à la prison, derrière l'Hôtel de Ville. C'est là que j'ai vu celui qui deviendra mon beau-père recevoir un grand coup de pied dans les fesses par un soldat allemand, parce qu'il n'allait pas assez vite à pousser les bobines de fil pour les ramener sur la place. Il avait été réquisitionné pour cette tâche, et on ne discutait pas avec eux !

-----J'étais en liaison avec le central téléphonique tenu par Monsieur BERNARD, qui coordonnait tous les systèmes de téléphone et d'alerte. A quinze heures trente, une Jeep américaine est arrivée place de l'Hôtel de Ville et je suis descendu discuter avec les Américains (je me débrouillais bien en anglais). Ils m'ont expliqué qu'ils étaient en éclaireurs. J'ai sauté sur la Jeep, à l'arrière, en m'accrochant à la roue. On a pris la ruelle du Cheval Rouge. En débouchant dans la rue Gaillot Aubert, direction le Jard, on s'est fait tirer dessus par les Allemands qui étaient à l'école maternelle. Je n'ai jamais fait une marche arrière en Jeep aussi rapide. Heureusement que je me cramponnais à la roue arrière. Puis nous fûmes à l'abri derrière le Cheval Rouge. J'ai appris plus tard qu'il y avait une deuxième Jeep en ville. Constatant qu'il y avait de la résistance, ce qui les étonnait, les soldats me dirent qu'ils allaient chercher des renforts et qu'ils devraient peut-être bombarder la ville. C'est à la suite de quoi, Serge DANIEL, en side-car, est parti au devant des Américains qui étaient à Somme-Py, siège de leur quartier général. Serge DANIEL, élève à l'école des mines, vingt-deux ans, devait épouser plus tard Yvette BOUSSELIN, la soeur de Madame GUY. Comme tous les jeunes de la cité, il était mobilisé par la défense passive. Il s'est proposé pour cette

mission qu'il semblait pouvoir mener à bien, car c'était un garçon débrouillard. Là-dessus, j'ai repris mon poste au château. Là, j'ai vu un brave Allemand, avec un vieux vélo, traverser en biais la place de l'Hôtel de Ville. Il s'est fait tirer comme un lapin. Il a roulé par terre, lui d'un côté, le vélo de l'autre. En cinq minutes de temps, il n'y avait plus d'Allemand, il n'y avait plus de vélo, il n'y avait plus de fusil. On avait emmené le tout à l'abri chez PERCHERON, par crainte des Allemands. Le tireur était Monsieur POURADE, marchand de fruits et légumes, pas connu comme résistant, mais qui avait retrouvé son fusil de chasse ! Un quart d'heure après, j'ai vu Madame BARBELET sortir en hurlant de la maison VARIN (aujourd'hui domicile de la famille PIOT) : son mari venait de se faire tuer devant le Casino. Je n'ai pas vu sa mort, car j'étais en surplomb. Les boches avaient tué ce boucher qui tenait commerce place de l'Hôtel de Ville, à l'emplacement de l'actuelle boucherie. Entre temps, vraisemblablement Monsieur V a descendu le commandant de la place, devant la gendarmerie. Ce commandant n'était pas un mauvais type. Il se dirigeait vers la Kommandantur qui se trouvait à l'Hôtel Moderne (actuellement subdivision de l'équipement). C'est alors que les Allemands ont commencé à faire le bazar. Leur réaction a été rapide. Ils ont incendié la prison, la gendarmerie, la maison Vernimont, la Kommandantur, enfin un peu partout.

-----Entre temps, faisant le tour du château, j'ai vu trois pièces d'artillerie allemande qui descendaient la route de Vitry et qui ne sont pas ressorties de la ville. J'ai signalé le fait au P.C. et, étonnement, en appelant au téléphone, je me suis retrouvé en communication avec l'Etat Major de Sommepey. J'avais les Américains au bout du fil. Je leur ai expliqué ce que j'avais vu. J'observais aussi la population qui remontait la rue de Vitry. Elle partait en exode, évacuée par les Allemands des caves Robert. Le soir, vers dix-huit heures, Bernard TSF [\[1\]](#) me téléphone pour me prévenir qu'un officier Allemand et deux S.S. montaient au château.

-----Comme nous étions seuls, Friedrich et moi, sur ce terre-plein du château, j'ai décroché bravement le téléphone et nous avons décidé de nous cacher et de nous taire. Ce n'était pas de la bravoure mais de la sagesse ! On a attendu jusque huit heures du soir, il ne faisait pas encore nuit. C'est alors que nous avons entendu les chars américains rouler en centre ville. Nous étions à moitié rassurés. J'ai vu un char américain, tourelle tournée vers nous. Nous avons replongé dans l'abri. Quelques secondes plus tard, il nous tirait dessus. C'est vrai que nos silhouettes se découpaient bien !

-----En ce qui concerne les trois canons allemands que j'avais repéré, l'un était en haut de la ville, sous les platanes et a été neutralisé rapidement. Le deuxième, qui était au passage à niveau de la gare de Guise, a connu le même sort, ainsi que le troisième, qui était dans la côte de la route de Florent.

-----Dans les combats, les Américains ont mis le feu chez DEMANGIN (actuellement SHOPI), puis à la Sous-Préfecture (actuellement banque VARIN BERNIER), incendies vite éteints.

-----Le soir, je suis rentré à la pâtisserie à neuf heures trente ; j'étais malade comme une bête, une réaction à la tension de la journée. »

[\[1\]](#) Surnom de Monsieur BERNARD.